

# 1

*Stalinstadt, Allemagne de l'Est, jeudi 18 mai 1961*

## Olivia

Ce ne fut pas le coup frappé à la porte qui réveilla Olivia, ce ne fut pas non plus la voix de l'homme, mesurée mais emplie de la ferme intention d'être obéi, ni même la réponse sereine de sa mère. Ce fut l'inquiétude qu'elle perçut dans la voix de son père, qui s'infiltra jusque dans son sommeil et la fit sortir de son lit. Son père était un homme doux et pacifique, mais ce soir-là, il paraissait en colère.

— Je l'accompagne, sinon, elle n'y va pas.

— La présence des hommes n'est pas autorisée, répondit sèchement la voix.

Le cœur battant la chamade, Olivia s'apprêta à enfiler sa robe de chambre, puis elle changea d'avis ; il était hors de question d'affronter la Stasi dans ses vêtements de nuit. Elle tendit donc la main vers ses vêtements de la veille, qu'elle avait jetés hâtivement sur sa chaise. Sa mère en aurait été contrariée. Elle accordait une grande importance à l'ordre, mais Olivia s'était sentie trop fatiguée pour plier proprement sa tenue. Bien réveillée désormais, elle enfila la blouse bleue et la jupe noire de la Freie Deutsche Jugend – la FDJ, la Jeunesse libre allemande – sans s'embarrasser des collants en laine ni du foulard bleu et blanc.

Elle percevait encore des bribes de conversation provenant du bas de l'escalier, et l'homme était manifestement à bout de patience. Elle se dépêcha de sortir de sa chambre. Ses parents se

tenaient épaule contre épaule dans le couloir face à un homme trapu enveloppé dans un épais manteau, debout dans l'encadrement de la porte comme s'il était chez lui.

« La Stasi est le bouclier et l'épée du parti, murmura Olivia pour elle-même, répétant ce qui lui avait été enseigné à l'école. Il n'y a rien à craindre du ministère de la Sécurité d'État si l'on est un bon socialiste. »

Jusqu'à présent, elle avait cru à ces paroles, mais du fait de la présence de cet officier debout dans son entrée au beau milieu de la nuit, elle ne parvint pas à maîtriser la peur qui se répandit insidieusement et spontanément dans ses veines.

— Votre femme ne court aucun danger, Monsieur, affirma l'officier.

Le « Monsieur » semblait avoir été prononcé avec désinvolture et son affirmation ne paraissait guère plus convaincante.

La mère d'Olivia, Ester, jeta un coup d'œil vers son époux. Son uniforme de sage-femme paraissait d'un blanc si éclatant sous la lumière de la lune qui filtrait à travers la fenêtre qu'elle semblait presque fantomatique.

— Ce n'est qu'une naissance, Filip. Ce n'est qu'une mère.

— Il s'agit d'une prisonnière, ma chérie, répondit-il. Elle pourrait être dangereuse.

— C'est pour cette raison que nous l'avons placée sous bonne garde, aboya l'officier de la Stasi.

Il était en train de s'énerver et Olivia savait parfaitement que cela était dangereux.

— Je t'accompagne.

Tous tournèrent leurs regards vers elle et, se sentant exposée, elle émit le souhait d'avoir pris le temps d'enfiler ses collants. Elle s'élança vers l'avant, tout en jetant un regard vers la porte derrière laquelle dormaient ses petits frères pour s'assurer qu'elle ne les avait pas réveillés.

— J'accompagne maman, reprit-elle.

— Tu n'y es pas obligée, ma chérie, répondit Ester.

— Je n'y suis pas obligée, mais je vais le faire. Je veux venir.

— Parfait, intervint l'officier de la Stasi. Viens donc. Il n'y a pas de temps à perdre. Elle poussait de véritables hurlements lorsque je suis parti.

Ester s'autorisa à esquisser un sourire.

— Cela arrive, parfois.

Les entrailles d'Olivia restaient nouées par l'appréhension, mais le calme de sa mère l'apaisa et elle glissa ses pieds nus dans ses chaussures d'école. L'homme jeta un regard à sa chemise de la Jeunesse libre allemande et, avec un bref hochement de tête approbateur, prit le manteau que Filip tendait à sa fille et l'aida à l'enfiler.

— Merci.

— Faites attention à vous, leur recommanda Filip en les embrassant toutes les deux.

Il paraissait encore inquiet mais Olivia se sentait plus confiante, désormais. Elles n'allaient pas avoir d'ennuis, mais allaient rendre service à l'État, car cela était leur devoir. Ses craintes furent balayées par un sentiment d'excitation croissant. Elle avait déjà assisté sa mère lors d'accouchements auparavant, et même à plusieurs reprises en pleine nuit, mais jamais dans des circonstances aussi mouvementées. Elle aurait des choses à raconter le lendemain à l'école !

La lune était haute dans le ciel qui surplombait Stalinstadt, et revêtait la nouvelle ville socialiste idéale d'un éclat argenté. Les rangées symétriques de ses immeubles d'habitation se distinguaient par leurs formes géométriques et la fumée de la fonderie autour de laquelle elle avait été aménagée s'élevait en volutes, comme attirée par l'éclat lunaire. Des phares de voiture dardèrent deux auréoles jaunes sur le grand obélisque dédié à l'amitié germano-soviétique de l'autre côté de leur bloc d'habitation. Olivia lui adressa un salut machinal, puis elle aperçut le véhicule arrêté à leur hauteur et son cœur se remit à battre la chamade.

— Montez, s'il vous plaît.

L'officier ouvrit la portière du vaste fourgon gris, mais Olivia eut un mouvement de recul. Tout le monde connaissait ces fourgons et personne n'avait envie d'en découvrir l'agencement.

— Je ne veux...

— Montez !

L'homme les poussa sans ménagement dans le minuscule espace.

— Sommes-nous... ? balbutia Olivia, mais elle fut interrompue par le claquement de la portière et elles se retrouvèrent parquées à l'intérieur.

— Nous ne risquons rien, Olivia, la rassura sa mère d'une voix douce. Assieds-toi et tâche de ne pas t'inquiéter.

Le fourgon était divisé en cinq cellules miniatures, équipées chacune d'un banc épais et dur et d'un anneau pour fixer des menottes. Cependant, les portes des cellules n'étaient pas verrouillées, et elle put voir sa mère s'installer avec dignité dans l'une d'elles, les pieds joints, serrant sa sacoche médicale contre elle. Le cœur battant, Olivia s'efforça d'entrer dans la cellule contiguë, mais, comme elle mesurait une tête de plus qu'Esther, elle y tenait à grand-peine. Elle était « bien charpentée », évoquant un imposant coucou qui se serait glissé dans le nid de moineaux légers et menus – mais au moins, elle pouvait utiliser ses longues jambes pour maintenir la porte ouverte et garder un œil sur sa mère.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Nous allons rapidement le savoir, ma chérie.

Olivia hocha la tête à contrecœur. En Allemagne de l'Est, personne ne devait en savoir plus que nécessaire. Cela était mieux ainsi. L'État gardait le contrôle sur tout, et l'individu se contentait de jouer le rôle que l'on attendait de lui. *Nous sommes tous, se remémora-t-elle, les pièces du grand puzzle de la vie communautaire. Si nous occupons la place qui nous est allouée, alors l'ensemble du tableau prend vie.* Et pourtant, elle aurait préféré savoir si elle allait demeurer dans ce terrifiant fourgon l'espace de quelques minutes, ou bien des heures, ou...

— Ah !

Elle ne put réprimer un cri lorsque le fourgon freina brutalement. Elles entendirent le grincement métallique de portes de

garage qui s'ouvraient, puis le fourgon s'ébranla de nouveau et elles perçurent le son des portes se refermant.

Ester tendit le bras et prit la main d'Olivia.

— Nous ne risquons rien, répéta-t-elle.

Mais Olivia dut faire un effort pour la croire lorsque la portière s'ouvrit et qu'elles furent poussées hors du véhicule, à l'intérieur d'un garage blanc et nu. Elles gravirent deux marches menant au couloir étroit et éclairé d'une lumière aveuglante de la prison de la Stasi. De part et d'autre s'élevaient de lourdes portes en métal dotées d'énormes verrous et de larges grilles clôturant de minuscules ouvertures.

— Ne regarde pas, chuchota Ester.

Mais il lui fut impossible de résister, et Olivia eut la vision fugace d'hommes et de femmes, pour la plupart prostrés en position fœtale sur des lits étroits et durs, qui ne disposaient même pas d'une couverture. L'officier les pressait vers l'avant, et elles s'enfonçaient de plus en plus profondément à l'intérieur de l'effroyable bâtiment. Olivia dut faire appel à toute la confiance qu'elle éprouvait envers sa mère pour la suivre dans cet enfer.

— Là ! s'exclama l'officier en levant une main tandis qu'un gémissement aigu leur parvenait le long du couloir. Écoutez-la. Est-ce normal qu'elle fasse un tel raffut ?

— C'est ce que nous allons voir, répondit Ester. Il y a peut-être des complications.

L'officier haussa les épaules. Il s'arrêta devant l'une des portes métalliques, contre laquelle il cogna à trois reprises, et se retrouva face à une femme affichant une expression de contrariété et arborant l'uniforme gris-vert de la Volkspolizei.

— Voilà la sage-femme, mentionna l'officier tout en poussant légèrement Ester à l'intérieur.

— Ce n'est pas trop tôt ! répondit la Vopo – le surnom que l'on donnait aux membres de la Volkspolizei – en attrapant le bras d'Ester. Il y a quelque chose qui ne se passe pas bien, apparemment.

Olivia emboîta le pas à sa mère, pénétra dans la minuscule pièce et déglutit devant la vision qui s'offrait à elle. La prison-

nière, un petit bout de femme, n'était sans doute pas beaucoup plus âgée qu'elle. Son ventre était énorme et sa chevelure courte était teinte en vert vif. Elle se tordait de douleur, luttant contre les menottes qui la liaient à un tuyau, comme si elle tentait d'escalader le mur dénudé.

— Il y a des complications, intervint Ester, en s'avançant vers la jeune femme. Cette pauvre femme doit pouvoir bouger.

— C'est impossible, répliqua la Vopo. Elle doit rester attachée. Elle pourrait constituer une menace.

— A-t-elle l'air menaçante ?

— Eh bien, non...

La femme jeta un coup d'œil vers la porte, mais l'officier de la Stasi s'était éloigné, et, au moment où la prisonnière, qui arrivait à la fin d'une contraction, s'effondrait contre le mur, ils entendirent le bruit de ses chaussures de luxe résonner dans le couloir.

— Vous semblez être une femme pleine de ressources, lança sèchement Ester à l'intention de la Vopo, et ma fille a beaucoup de force. Tout se passera bien.

Le regard de la Vopo oscilla entre Olivia et la prisonnière.

— Très bien, mais s'il y a un problème, vous devrez en assumer la responsabilité.

— Entendu.

La Vopo déverrouilla les menottes de la jeune femme, qui s'écroula sur le sol. Ester s'avança vers elle et fit signe à Olivia de l'aider à la conduire jusqu'au lit sommaire installé dans la pièce.

Celle-ci ouvrit alors les yeux et leva le regard vers elles, l'air confus.

— Suis-je morte ?

Ester lui sourit.

— Non, bien au contraire, ma chère, vous vous apprêtez à donner la vie. Comment vous appelez-vous ?

— Claudia.

— Eh bien, Claudia, prenez une pause, et puis... Oh, mais on dirait bien que c'est reparti.

La jeune femme se tordit de douleur, mais Ester la maintint avec fermeté et plongea son regard dans ses yeux effrayés.

— Respirez, Claudia, de cette manière... Inspirez par le nez, puis expirez par la bouche. Parfait. Travaillez de concert avec la douleur, ma chère. Votre corps est simplement en train de s'ouvrir pour laisser votre bébé sortir. Respirez, voilà, c'est parfait.

Olivia recula, essuyant les larmes qui lui vinrent tandis qu'elle regardait sa mère accomplir des miracles avec Claudia, qui, une fois la contraction terminée, se laissa aller sur le lit.

— C'est parfait, remarqua Ester d'un ton détendu. Je vais vous examiner, et voir où nous en sommes, d'accord ? Allez, c'est magnifique, vous y êtes presque, Claudia. C'est pour cela que vous avez aussi mal... Le bébé est prêt à sortir. Si vous m'écoutez, tout cela sera bientôt terminé et vous pourrez prendre votre enfant dans vos bras.

Claudia lui adressa un faible sourire.

— J'aurais aimé que Frank soit là.

— Est-ce votre mari ?

La jeune femme hocha la tête.

— Il voulait être présent. Je sais que cela est inhabituel, mais il le voulait, et disait que c'était naturel pour lui d'être là pour m'aider, m'aider à...

Sa phrase s'acheva sur un sanglot et une nouvelle contraction qui secoua son corps chétif, et elle ne put que se concentrer sur sa respiration.

Olivia jeta un coup d'œil vers la Vopo, qui avait reculé vers la porte, puis se tourna de nouveau vers Claudia.

— Pourquoi êtes-vous ici ? lui demanda-t-elle en chuchotant.

Claudia désigna ses cheveux du doigt, en tirant sur leurs pointes vertes.

— Ils pensent que je suis une personne subversive.

Olivia déglutit. Ils étaient constamment mis en garde contre le fait de se rebeller contre l'État, qui prenait soin de chacun, mais elle n'avait encore jamais rencontré de personnes contestataires.

— Vraiment ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Apparemment. Je ne les ai teints que pour m’amuser. Mes vêtements ressemblaient à des sacs, alors je me suis dit...

Olivia fronça les sourcils.

— Mais, tu as dû faire autre chose, certainement. Tu as dû...

— Olivia ! l’interrompit Ester d’un ton sec. Ce n’est pas du tout le moment d’avoir une discussion politique.

Olivia avait sursauté.

— Tu as raison maman, je suis désolée, dit-elle en se penchant vers l’avant. Mais c’est tellement affreux, ici, que...

— Il y a bien pire...

Il y avait une tonalité métallique dans la voix d’Ester qui surprit Olivia. Sa mère était si calme, compétente et aimante qu’il lui arrivait d’oublier ce qu’elle avait pu traverser.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Un léger tremblement secoua Ester, comme si elle évacuait le passé, et elle sourit à sa fille.

— Tu n’as pas à être désolée, ma chérie. Maintenant, va nous chercher de l’eau, s’il te plaît. Et une serviette. J’ai l’impression que j’aperçois la tête du bébé !

Heureuse de changer de sujet, Olivia apporta le nécessaire à sa mère et recula, s’efforçant de rester près de la tête de Claudia. Les bébés sont un merveilleux cadeau, elle le savait. Il était du devoir de chaque femme d’en avoir autant qu’elle le pouvait pour remplacer les pauvres hommes tombés sous le feu de l’ennemi pendant la guerre, et, lorsqu’elle serait prête, elle remplirait elle aussi sa mission. Cependant, tant que le moment n’était pas venu, elle n’était pas certaine de vouloir en savoir plus.

Claudia agrippait ses mèches vertes et poussait des cris perçants comme si son corps se déchirait en deux, tandis qu’Ester lui caressait doucement le dos et l’encourageait en lui disant qu’elle s’en sortait très bien.

— Il arrive. Le bébé arrive, Claudia. Poussez encore une fois.

Et brusquement, après un hurlement de la jeune femme, une nouvelle vie fit son entrée dans la pièce.



— C'est un garçon, annonça Ester au moment où l'enfant poussait un cri vigoureux. Vous avez un garçon, Claudia, un fils.

Ester prit le bébé entre ses mains robustes et Olivia s'avança pour le voir. Il était très grand. Comment Claudia avait-elle pu mettre au monde un tel enfant ? Ester le tendit à sa fille.

— Moi ?

Olivia jeta un regard en direction de la Vopo, mais celle-ci se tenait près de la porte et s'adressait à quelqu'un à travers les barreaux.

— S'il te plaît, la pressa Ester. Je dois couper le cordon ombilical.

Olivia tendit les bras et sa mère y déposa l'enfant. Celui-ci était légèrement poisseux, mais sa peau était extrêmement douce, et lorsqu'il tendit ses petites jambes, elle éprouva un sentiment d'émerveillement.

— Il est magnifique.

— N'est-ce pas ?

Ester coupa le cordon ombilical encore animé d'une pulsation et hocha la tête.

— Tu peux le confier à sa mère, maintenant.

Claudia s'était déjà assise et parut oublier tous ses tourments lorsqu'elle prit son fils entre ses bras. Elle se mit à le couvrir de baisers.

— Mon petit garçon, oh, mon petit garçon.

Les lèvres de l'enfant s'arrondirent, et lorsque sa mère dégagea sa poitrine, il se mit à téter avec avidité. Claudia grimaça, puis changea de position et s'adossa, caressant de la main les cheveux duveteux du bébé tandis que celui-ci tétait. L'enfant poussa un petit cri de satisfaction et sa main s'approcha de celle de sa mère, ses minuscules doigts se refermant instinctivement autour de l'un des siens.

Olivia recula autant qu'elle le put à l'intérieur de la cellule exigüe pour laisser un peu d'intimité à Claudia, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de la jeune mère et de l'enfant.

— Cela s'est passé comme ça, pour toi aussi ? demanda-t-elle en chuchotant à Ester, qui était en train d'examiner le placenta.

Ester sursauta et Olivia la regarda avec étonnement.

— Avec les garçons, je veux dire, avec Mordy et Ben ?

— Ah... Oui, bien sûr. Les premiers instants passés avec son enfant sont toujours précieux.

Elle parut troublée et Olivia la dévisagea avec curiosité, mais Ester tourna la tête et se rapprocha du lit.

— Vous avez été formidable, Claudia.

La jeune femme leva les yeux vers elle.

— Merci. Je vous dois tant. Je n'y serais jamais arrivée sans vous.

— Mais si, vous y seriez arrivée. Parce que les enfants savent ce qu'ils doivent faire, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête en souriant.

— Je vais l'appeler...

Elle fut interrompue par le fracas de la porte, qui s'ouvrit brutalement. Les trois femmes virent l'officier pénétrer de nouveau dans la pièce et examiner le bébé.

— Un garçon, dit-il. Parfait.

Il tendit les bras et l'arracha des bras de Claudia, si rapidement et avec une telle assurance qu'elle n'eut pas le temps de réagir.

— Je vais lui trouver un bon foyer.

— Quoi ? s'étrangla Claudia.

Il revenait déjà en direction de la porte et elle bondit de son lit, tandis que du sang coulait le long de ses jambes fines. Elle lui agrippa le bras.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous faites ? Il s'agit de mon bébé !

— Plus maintenant, répondit l'homme avec froideur.

Olivia contempla l'officier avec horreur. L'enfant n'était plus qu'un petit paquet rose hurlant, se détachant sur le noir de son manteau.

— Vous êtes accusée de subversion, vous représentez un danger pour l'État, poursuivit-il. Nous ne pouvons vous confier l'éducation d'un bébé. Il ira dans un bon foyer, un foyer socialiste.

— Je ne suis pas subversive. Je vous promets que je ne le suis pas, sanglota Claudia, qui se tenait désormais à genoux. Je n'ai fait que teindre mes cheveux pour m'amuser. Cela ne veut rien dire. Je fais partie de la Jeunesse libre allemande, j'ai prêté serment. Je vous promets que je l'élèverai comme il faut.

— J'ai bien peur que nous ne puissions vous faire confiance, répondit l'officier en haussant les épaules avec indifférence, comme s'il emportait une barre de chocolat, et non le petit être qu'elle s'était battue pour mettre au monde.

— Je vous en prie ! s'écria Claudia.

Mais il se tourna vers la porte, ignorant la douleur qu'il lui infligeait.

C'est alors qu'Ester lui barra le chemin.

— Non, dit-elle.

Le silence se fit dans la pièce. Ester n'était pas grande, mais sa voix avait rempli l'espace.

— Vous n'avez pas le droit d'agir de cette manière, Monsieur. Vous n'avez pas le droit d'enlever cet enfant à sa mère.

— Je n'en ai pas le droit ? questionna l'officier dont les yeux s'étrécirent. Comment osez-vous ? rugit-il.

Mais Ester ignora son ton menaçant. Tout son corps tremblait sous l'effet de l'émotion.

— J'ai déjà assisté à ce genre de choses. J'ai vu des enfants arrachés aux bras de leur mère. J'ai vu le mal que cela peut faire, la détresse que cela engendre. Les nazis retiraient les enfants à leur mère. Je croyais que nous étions meilleurs ? Je pensais que le socialisme nous bâtissait un avenir commun. Je pensais que nous favorisions la famille, la communauté et des valeurs universelles.

— C'est le cas, mais cette femme est subversive et ne partage pas les nôtres.

— Elle reste sa mère. Et c'est elle qui a porté l'enfant.

— Son corps est un instrument de l'État. Nous n'allons pas faire preuve de cruauté envers l'enfant. Il sera en sécurité et bien soigné.